

## Jacques Lacan démantelant sa propre clinique

Voici trois saynètes contemporaines, élues parmi des centaines.

En avion, classe affaires. Près de moi, une dame d'un certain âge, épaisse, friquée, dévore avec quelque gloutonnerie, une banane. J'arrête le stew et lui dis : « Regardez, une fellation ! » Sidération du stew, bientôt suivie d'une franche quoique silencieuse condamnation de mes propos.

Autre scène, les talonnettes de Sarkozizi, comme je l'appelle. Qu'il en use, ou bien encore s'élève sur la pointe des pieds pour une photo au côté du géant Obama, signe qu'il se juge petit, trop petit. J'interprète : c'est non pas de la taille de son corps mais de celle de son pénis qu'il s'agit. Cela s'appelle déplacement, une ruse connue depuis Freud. Puis-je cependant écrire un petit article à ce sujet et le proposer au journal *Libération* ? Non. Si, en revanche, au moment des dernières élections présidentielles, je fais parvenir au *Monde* un papier expliquant que Ségolène Royal est une maman et qu'il faut, de ce fait, ne pas voter pour elle<sup>1</sup>, alors là oui, mon papier paraîtra sans aucun problème. Voilà comment les médias discriminent la psychanalyse, l'acceptable et l'autre.

Troisième scène : une famille en voiture, trois enfants à l'arrière, entre quatre et huit ans. Il s'amuse joyeusement à moduler ensemble à haute voix le mot « caca » de cent façons possibles : ca/ca, ca/ca, ca/ca ; caaaaca/caaaaca, caaaaca/caaaaca, caaaaca/caaaaca ; ca/caaaa, ca/caaaa, ca/caaaa ; ca/ca/ca/ca, ca/ca/ca/ca, ca/ca/ca/ca, etc. Assez rapidement les parents, modernes s'il en est, ne supportent plus, et après un « arrêtez » plutôt gentil finissent pas élever la voix : « Suffit ! » Question : leur réaction aurait-elle été la même si les mômes avaient chantonné « coucou » ?

---

<sup>1</sup> Ce n'est pas là une fiction, le cas est attesté.

Autrement dit, en dépit de ce que l'on pense, en son tout premier temps d'intervention sur la scène publique le scandale que provoqua la psychanalyse en énonçant de telles interprétations n'est pas moins grand aujourd'hui qu'à l'époque.

#### ABSTENTION I

Il est différents domaines du savoir, différentes méthodes appliquées à ces domaines, autant d'objets que, précisément, ces méthodes distinguent et étudient, et donc aussi divers ordres de rationalité. Domaines, méthodes, objets et ordres de rationalité jouent entre eux un jeu complexe, parfois mêlé, voire confus.

Mais pourquoi partir d'aussi loin ? Pour indiquer que, partout, l'application des règles du « jeu de savoir » offre un revers, si toutefois l'on veut bien ôter à ce mot sa valeur négative. Elle produit du savoir notamment parce qu'elle écarte certaines problématiques comme non pertinentes relativement à son champ. Un des exemples les mieux étudiés est celui de la linguistique structurale, qui ne s'est forgée qu'à laisser hors de son champ la question, par ailleurs si passionnante et controversée, de l'origine du langage.

Ainsi en va-t-il de la psychanalyse. Certes, certains psychanalystes ont-ils participé aux débats bioéthiques (déjà ce mot ! Kant, au secours !) qui ont agité et agitent les esprits, en France et ailleurs, avec d'autant moins de scrupules qu'ils sont alors, mais sans le dire explicitement, au service d'autres intérêts que ceux de l'analyse. Mères porteuses, couples homoparentaux, procréation médicalement assistée, gestation au service d'un tiers, femmes victimes, sur de tels sujets l'analyse comme telle n'a strictement rien à dire. Elle ne les accueille pas comme appropriés à son champ.

Ces œillères sont décisives, y compris en ce qui concerne l'exercice analytique. Freud disait que l'analyste n'avait pas à imposer sa propre éthique à ses patients (bien entendu, pas davantage à la société), et son éthique à lui, chercheur, était tout bonnement celle de la science. Et si Lacan a cru pouvoir mettre en avant une « éthique de la psychanalyse », je mets ici au défi quiconque d'en tirer la moindre conséquence sur la question des mères porteuses et toutes celles de la même farine.

Soit, dira-on peut-être, nous vous accordons cette abstention. Mais ce savoir analytique que vous ne négligez pas d'offrir au non-analyste, libre à quiconque d'en

user afin de répondre aux questions qui, à vous entendre, ne sont pas de votre champ. Je n'aurai évidemment rien à objecter à pareille entreprise. Et tenterai donc seulement de la mettre en difficulté, non pas dans sa généralité mais sur un point précis où elle pourrait trouver ses aliments, celui de la clinique analytique, celle-ci étant censée fournir des descriptions de figures pathologiques elles-mêmes organisées en une nosographie. Ce point est important car une description « scientifique » du pervers est tout spécialement apte à déclencher socialement les plus violents des ostracismes, en donnant corps à l'opposition normal/pathologique, dont il semble bien que le social ne puisse se passer pas plus que les États-Unis d'une guerre – le pédophile ayant, depuis quelque temps, pris le relais de l'homosexuel.

## ABSTENTION 2

Ici encore, il y a lieu de prendre les choses d'un peu loin. La clinique psychiatrique, à la différence de la médicale, n'a jamais trouvé de statut épistémologique stable. On ne s'en étonnera guère si l'on note : 1) que les rapports de la psychiatrie et de la neurologie n'ont jamais été réglés ; 2) que depuis Pinel et son célèbre infirmier le psychiatre est symptomatiquement un personnage bifide ; 3) que reste non résolue la question de savoir qui donc sert le psychiatre (son patient ou bien l'ordre social ?) ; 3) qu'est maintenue non effectuée la prétendue coupure prise par une psychiatrie qui se revendiquait scientifique avec les institutions religieuses en charge de la folie<sup>2</sup>. Sur de telles douteuses bases, on ne peut guère produire un savoir sérieux.

Un temps, pourtant, une nosographie a paru tenir la rampe et valoir à la fois pour la psychiatrie et la psychanalyse. Elle distinguait trois grandes catégories, dénommées perversion, névrose, psychose, trois noms que je condense en un seul : pernépsy. Côté psychiatrique, c'en est fini d'elle, cela du fait d'un changement méthodologique : un usage de la statistique offrant à la psychiatrie un semblant de retour dans le giron proprement médical.

Côté psychanalyse, la situation reste confuse ; on s'accroche, ici et là, à pernépsy, mais on ne le peut qu'en fermant les yeux sur tout ce qui vient, tels des grains de sable, empêcher cette séduisante tripartition de tourner rond. Ainsi paraît-on ne rien

---

<sup>2</sup> Cf. Hervé Guillemain, *Diriger les consciences, guérir les âmes. Une histoire comparée des pratiques thérapeutiques et religieuses*, Paris, La Découverte, 2006.

vouloir savoir du caractère fourre-tout de ce qu'on a assemblé en le dénommant « perversion », ni rien non plus des travaux érudits gais et lesbiens qui ont pourtant pris en charge un certain nombre de questions jusque-là propriété des médecins – un des cas parmi les plus frappants étant celui du transsexualisme, que des docteurs lacaniens ne reculaient pas, récemment encore, à ranger dans leur catégorie de la psychose.

Il est cependant une autre lame de fond que je veux dire ici, et spécialement à ceux qui déplorent la fin de la susdite clinique psychiatrico-psychanalytique. Ces belles âmes négligent ce fait massif que leur concept de « forclusion » n'a pas permis que des dizaines de milliers de dits « psychotiques » soient mieux traités que par le passé. Non pas que l'on ait eu tout faux, mais parce que la description d'un mécanisme n'aide en rien la manœuvre du transfert : or, là, le bât blesse, et lourdement.

Jacques Lacan, surtout à ses débuts, a beaucoup donné corps à pernépsy. Pourtant, au fil de son parcours, cette si séduisante démarche « phénoménologique » s'est passablement délitée. C'est qu'il y eut aussi, chez lui, une autre veine, une suffisamment nette subversion de cette nosographie pour que je puisse, ici même, en répertorier quelques traits.

C'est, notamment, la santé mentale de l'analyste que Lacan mit en question, en 1978, donc parvenu presque au terme de sa vie<sup>3</sup>. Il dit alors l'analyste « mordu par Freud » parce que *croyant* « en cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient ». Ce faisant, il ne donne pas dans la nuance, déclarant par exemple que Freud ne savait absolument pas ce qu'il disait avec son *Unbewußt*, qu'il qualifiera d'ailleurs, un an plus tard, de « délire de Freud ».

Un autre bâton dans les roues de la nosographie tripartite fut offert à Lacan par Freud, lequel recommandait, même s'il était loin de s'en tenir lui-même à cette recommandation, d'aborder chaque cas comme si rien n'avait été obtenu, comme savoir, des cas précédents. Une remarque que Lacan prolonge de ce propos : l'analyse d'un obsessionnel n'est d'aucune utilité pour l'analyse d'un autre obsessionnel.

Toujours en 1978, Lacan déclarait aussi que celui qui franchit le pas de s'adresser à un psychanalyste, « il faut bien [l']appeler le psychotique ». Voici une

---

<sup>3</sup> Jacques Lacan, « Intervention lors des Assises sur la passe », Deauville, avril 1978 (accessible dans « Pas tout Lacan », à l'adresse <http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=10>).

définition qui ne cadre guère avec pernépsy : serait dit « psychotique » celui que ses symptômes névrotiques conduisent à venir demander une analyse, un être étrange donc, psychotique à symptômes névrotiques.

Ces coups portés à la nosographie même à laquelle Lacan avait pourtant contribué trouvent leur capitonnage dans une ultime définition de la clinique, qui plus est d'une grande simplicité. La clinique, c'est ce qui se dit sur un divan. Voici atteint le degré zéro de la nosographie. Ici s'impose le jeu anagrammatique de Marco Décorpéliada : classification/calcalcification<sup>4</sup>. La décalcification à laquelle s'emploie le schizophrène Décorpéliada va bien au topologue Lacan, s'exerçant à la souplesse des surfaces, puis des cordes. J'étais, quant à moi, suffisamment calcifié, en entreprenant une analyse, pour avoir besoin de tout autre chose que d'une surcalcification en l'espèce d'un diagnostic.

Ainsi la distinction elle-même normal/pathologique fut-elle démantelée par Lacan. Il le fit en déclarant que le psychotique est normal dans sa psychose, le névrosé normal dans sa névrose, le pervers normal dans sa perversion. Comment mieux dire que les trois catégories pernépsy n'ont rien à faire avec l'anormalité ?

#### POSITION

Il est des progrès négatifs. Ils ont lieu lorsque ce que l'on prenait pour un savoir se trouve invalidé. Savoir ne plus, et donc ne pas savoir est alors heuristique. L'analyse, telle que j'en suis venu à la situer, n'offre plus aucun appui à qui voudrait, à partir de sa prétendue clinique, stigmatiser telle catégorie d'individus.

Il est pourtant une autre modalité de ce savoir ne plus (ne pas) savoir, et c'est sur elle que je voudrais conclure en revisitant maintenant mes premières remarques. À quoi tient que l'analyste s'abstienne activement de participer à certains débats qui ne sont pas de son ressort ? J'ai répondu : parce qu'ils ne sont pas de son ressort, et cette réponse était suffisante. Il est pourtant possible d'en formuler un attendu.

Questionné sur ce qui distinguait l'analyste lacanien, un des plus remarquables élèves de Lacan déclarait, mais, notons-le, après avoir quitté le navire, que l'analyste lacanien, différent sur ce point de celui de l'Internationale psychanalytique (IPA), « allait au caniveau ». Ce caniveau, qu'est-ce à dire ? On songe à ces personnages des rues de

<sup>4</sup> Marco Decorpéliada, *Schizomètre*, Paris, Epel, 2010.

Paris, tout de vert habillés et munis d'un dossard jaune fluo, dont les balais s'emploient à déporter jusqu'à l'égout ce que qui stagne dans nos caniveaux. Également aux éboueurs qui vident nos poubelles des restes incommestibles de nos repas. Et c'est donc dans leur voisinage, à en croire Wladimir Granoff, que se tiendrait l'analyste lacanien.

Sa remarque peut être autrement formulée : la place de l'analyste n'est pas auprès du Prince ; il ne saurait être son conseiller, ni en accepter une reconnaissance officielle. Et pas davantage aux côtés de ceux qui s'élèvent contre le Prince, les princes de l'avenir, si toutefois les vents de l'histoire leur sont favorables.

Lacan reconnaissait l'existence d'un pouvoir de l'analyste, mais c'était pour préciser que l'analyste s'abstenait d'en user. Pouvoir ne pas pouvoir était d'ailleurs sa définition de l'impuissance. Mise en jeu à bon escient, l'impuissance, ou plutôt ce que je préfère appeler la « fragilité » de l'analyste (car l'impuissance est trop marquée d'un phallicisme non castré), est un opérateur déterminant dans l'analyse. C'est elle, dans les moments tournants d'une analyse, qui, souvent ayant pris la forme d'une abstention, va au-devant de la liberté de l'analysant.